

Il y a deux modes d'être et deux seulement : **l'être en-soi**, qui est celui des **objets** étalés dans l'espace, et **l'être pour-soi** qui est celui de **la conscience**. Or, **autrui serait devant moi un en-soi et cependant il existerait pour-soi**, il exigerait de moi pour être perçu une opération contradictoire, puisque je devrais à la fois le distinguer de moi-même, donc le situer dans le monde des objets, et le penser comme conscience, c'est-à-dire comme cette sorte d'être sans dehors et sans parties auquel je n'ai accès que parce qu'il est moi et parce que celui qui pense et celui qui est pensé se confondent en lui. **Il n'y a donc pas de place pour autrui et pour une pluralité des consciences dans la pensée objective.**

Maurice Merleau-Ponty (1908-1961), *La phénoménologie de la perception*.

Je perçois autrui comme comportement, par exemple je perçois le deuil ou la colère d'autrui dans sa conduite, sur son visage et sur ses mains, sans aucun emprunt à une expérience « interne » de la souffrance ou de la colère et parce que deuil et colère sont des variations de l'être-au-monde, indivises entre le corps et la conscience, et qui se posent aussi bien sur la conduite d'autrui, visible dans son corps phénoménal, que sur ma propre conduite telle qu'elle s'offre à moi. Mais enfin, le comportement d'autrui et même les paroles d'autrui ne sont pas autrui. Le deuil d'autrui et sa colère n'ont jamais exactement le même sens pour lui et pour moi. Pour lui, ce sont des situations vécues, pour moi ce sont des situations **apprésentées**.

Maurice Merleau-Ponty (1908-1961), *La phénoménologie de la perception*.

Aussi égoïste que l'homme puisse être supposé, il y a évidemment certains principes dans sa nature qui le conduisent à s'intéresser à la fortune des autres et qui lui rendent nécessaire leur bonheur, quoiqu'il n'en retire rien d'autre que le plaisir de les voir heureux. **De cette sorte est la pitié ou la compassion, c'est-à-dire l'émotion que nous sentons pour la misère des autres**, que nous la voyions ou que nous soyons amenés à la concevoir avec beaucoup de vivacité. Que souvent notre chagrin provienne du chagrin des autres est un fait trop manifeste pour exiger des exemples afin de le prouver. En effet, ce sentiment, comme toutes les autres passions originelles de la nature humaine, n'est pas seulement éprouvé par les hommes vertueux et doués d'humanité, quoique peut-être ces derniers puissent le sentir avec la plus exquise sensibilité. Le brigand le plus brutal, le plus endurci de ceux qui violent les lois de la société, n'est pas totalement dépourvu.

Parce que nous n'avons pas une expérience immédiate de ce que les autres hommes sentent, nous ne pouvons former une idée de la manière dont ils sont affectés qu'en concevant ce que nous devrions nous-mêmes sentir dans la même situation. Que notre frère soit soumis au supplice du chevalet, aussi longtemps que nous serons à notre aise, jamais nos sens ne nous informeront de ce qu'il souffre. Ces derniers n'ont jamais pu et ne peuvent jamais nous transporter au-delà de notre propre personne. **Ce n'est que par l'imagination que nous pouvons former une conception de ce que sont nos sensations. Et cette faculté ne peut nous y aider d'aucune autre façon qu'en nous représentant ce que pourraient être nos propres sensations si nous étions à sa place.** Ce sont les impressions de nos sens seulement et non celle des siens, que nos imaginations copient. **Par l'imagination nous nous plaçons dans sa situation, nous nous concevons comme endurant les mêmes tourments, nous entrons pour ainsi dire à l'intérieur de son corps et devenons, dans une certaine mesure, la même personne.**

Adam Smith (1723-1790), *Théorie des sentiments moraux* (1759).

J'ai honte de ce que je *suis*. La honte réalise donc une relation intime de moi à moi : j'ai découvert par la honte un aspect de *mon* être. Et pourtant, bien que certaines formes complexes et dérivées de la honte puissent apparaître sur le plan réflexif, la honte n'est pas originellement un phénomène de réflexion. En effet, quels que soient les résultats que l'on puisse obtenir dans la solitude par la pratique religieuse de la honte, **la honte dans sa structure première est honte devant quelqu'un.**

Je viens de faire un geste maladroit ou vulgaire : ce geste colle à moi, je ne le juge ni ne le blâme, je le vis simplement, je le réalise sur le mode du pour-soi. Mais voici tout à coup que je lève la tête : quelqu'un était là et m'a vu. Je réalise tout à coup toute la vulgarité de mon geste et j'ai honte. Il est certain que ma honte n'est pas réflexive, car la présence d'autrui à ma conscience, fût-ce à la manière d'un catalyseur, est incompatible avec l'attitude réflexive : dans le champ de ma réflexion, je ne puis jamais rencontrer que la conscience qui est la mienne. Or, **autrui est le médiateur indispensable entre moi et moi-même : j'ai honte de moi tel que j'apparais à autrui.** Et, par l'apparition même d'autrui, je suis en mesure de porter un jugement sur moi-même comme sur un objet, car c'est comme objet que j'apparais à autrui. Mais pourtant cet objet apparu à autrui, ce n'est pas une vaine image dans l'esprit d'un autre. Cette image, en effet, serait entièrement imputable à autrui et ne saurait me « toucher ». Je pourrais ressentir de l'agacement, de la colère en face d'elle, comme devant un mauvais portrait de moi, qui me prête une laideur ou une bassesse d'expression que je n'ai pas ; mais je ne saurais être atteint jusqu'aux moelles : **la honte est, par nature, reconnaissance. Je reconnais que je suis comme autrui me voit.**

Jean-Paul Sartre (1905-1980), *L'Être et le néant*, part. III, chap. 1, I.

C'est la présence des autres voyant ce que nous voyons, entendant ce que nous entendons, qui nous assure de la réalité du monde et de nous-mêmes.

Hannah Arendt (1906-1975), *Condition de l'homme moderne*.

La solitude n'est pas une situation immuable où je me trouverais plongé depuis le naufrage de la Virginie. C'est un milieu corrosif qui agit sur moi lentement, mais sans relâche et dans un sens purement destructif. Le premier jour, je transitais entre deux sociétés humaines également imaginaires : l'équipage disparu et les habitants de l'île, car je la croyais peuplée. J'étais encore tout chaud de mes contacts avec mes compagnons de bord. Je poursuivais imaginativement le dialogue interrompu par la catastrophe. Et puis elle s'est révélée déserte. J'avançai dans un paysage sans âme qui vive. Derrière moi, le groupe de mes malheureux compagnons s'enfonçait dans la nuit. Leurs voix s'étaient tuées depuis longtemps, quand la mienne commençait seulement à se fatiguer de son soliloque. Dès lors **je suis avec une horrible fascination le processus de déshumanisation dont je sens en moi l'inexorable travail.** Je sais maintenant que chaque homme porte en lui et comme au-dessus de lui un fragile et complexe échafaudage d'habitudes, réponses, réflexes, mécanismes, préoccupations, rêves et implications qui s'est formé et continue à **se transformer par les attouchements perpétuels de ses semblables.** Privée de sève, cette délicate efflorescence s'étiole et se désagrège. **Autrui, pièce maîtresse de mon univers... Je mesure chaque jour ce que je lui devais** en enregistrant de nouvelles fissures dans mon édifice personnel. Je sais ce que je risquerais en perdant l'usage de la parole, et je combats de toute l'ardeur de mon angoisse cette suprême déchéance. Mais **mes relations avec les choses se trouvent elles-mêmes dénaturées par ma solitude.** [...]

Et ma solitude n'attaque pas que l'intelligibilité des choses. Elle mine jusqu'au fondement même de leur existence. De plus en plus, je suis assailli de doutes sur la véracité du témoignage de mes sens. Je sais maintenant que **la terre sur laquelle mes deux pieds appuient aurait besoin pour ne pas vaciller que d'autres que moi la foulent.** Contre l'illusion d'optique, le mirage, l'hallucination, le rêve éveillé, le fantasme, le délire, le trouble de l'audition... **le rempart le plus sûr, c'est notre frère, notre voisin, notre ami ou notre ennemi, mais quelqu'un, grands dieux, quelqu'un !**

Michel Tournier (1924-2016), *Vendredi ou les limbes du Pacifique*.

Chacun de nous a sa manière d'aimer et de haïr, et cet amour, cette haine, reflètent sa personnalité tout entière. Cependant **le langage désigne ces états par les mêmes mots chez tous les**

hommes ; aussi n'a-t-il pu fixer que l'aspect objectif et impersonnel de l'amour, de la haine, et des mille sentiments qui agitent l'âme. Nous jugeons du talent d'un romancier à la puissance avec laquelle il tire du domaine public, où le langage les avait ainsi fait descendre, des sentiments et des idées auxquels il essaie de rendre, par une multiplicité de détails qui se juxtaposent, leur primitive et vivante individualité. Mais de même qu'on pourra intercaler indéfiniment des points entre deux positions d'un mobile sans jamais combler l'espace parcouru, ainsi, **par cela seul que nous parlons**, par cela seul que nous associons des idées les unes aux autres et que ces idées se juxtaposent au lieu de se pénétrer, **nous échouons à traduire entièrement ce que notre âme ressent** : *la pensée demeure incommensurable avec le langage.*

Bergson (1859-1941), *Essai sur les données immédiates de la conscience.*

Tu as raison, les mots manquent, le cœur est plein, la parole est vide, comment dire qu'on aime ? Comment exprimer l'amour ? Comment l'exprimer à une femme comme toi ? Par quelles paroles rendre ce mélange de tendresse, de respect, d'estime, d'admiration, de dévouement et d'adoration qu'une âme comme la tienne fait naître dans un cœur comme le mien ? J'y renonce. La parole humaine n'est pas faite pour exprimer l'infini, et je me contente de te dire je t'aime !

Victor Hugo, Lettre à Léonie d'Aunet.

Je constate d'abord que je passe d'état en état. J'ai chaud ou froid, je suis gai ou triste, je travaille ou je ne fais rien, je regarde ce qui m'entoure ou je pense à autre chose. Sensations, sentiments, volitions, représentations, voilà les modifications entre lesquelles mon existence se partage et qui la colorent tour à tour. **Je change donc sans cesse.** Mais cela n'est pas assez dire. **Le changement est bien plus radical qu'on ne le croirait d'abord.**

Je parle en effet de chacun de mes états comme s'ils formaient un bloc. Je dis bien que je change, mais le changement m'a l'air de résider dans le passage d'un état à l'état suivant : de chaque état, pris à part, j'aime à croire qu'il reste ce qu'il est pendant tout le temps qu'il se produit. Pourtant, un léger effort d'attention me révélerait qu'il **n'y a pas d'affection, pas de représentation, pas de volition qui ne se modifie à tout moment ; si un état d'âme cessait de varier, sa durée cesserait de couler.** Prenons le plus stable des états internes, la perception visuelle d'un objet extérieur immobile. L'objet a beau rester le même, j'ai beau le regarder du même côté, sous le même angle, au même jour : la vision que j'ai n'en diffère pas moins de celle que je viens d'avoir, quand ce ne serait que parce qu'elle a vieilli d'un instant. **Mon état d'âme, en avançant sur la route du temps, s'enfle continuellement de la durée qu'il ramasse ; il fait, pour ainsi dire, boule de neige avec lui-même.** La vérité est qu'on change sans cesse, et que l'état lui-même est déjà du changement. Or, **des états ainsi définis on peut dire qu'ils ne sont pas des éléments distincts. Ils se continuent les uns dans les autres en un écoulement sans fin.**

Henri Bergson (1859-1941), *L'évolution créatrice.*

Tout cela est autour de nous, tout cela est en nous, et pourtant rien de tout cela n'est perçu par nous distinctement. Entre la nature et nous, que dis-je ? **entre nous et notre propre conscience, un voile s'interpose**, voile épais pour le commun des hommes (...). Quelle fée a tissé ce voile ? Fût-ce par malice ou par amitié ? Il fallait vivre, et **la vie exige que nous appréhendions les choses dans le rapport qu'elles ont à nos besoins.** Vivre consiste à agir. **Vivre, c'est n'accepter des objets que l'impression utile pour y répondre** par des réactions appropriées : **les autres impressions doivent s'obscurcir** ou ne nous arriver que confusément. Je regarde et je crois voir, j'écoute et je crois entendre, **je m'étudie et je crois lire dans le fond de mon cœur.** Mais ce que je vois et ce que j'entends du monde extérieur, c'est simplement ce que mes sens en extraient pour éclairer ma conduite ; **ce que je connais de moi-même, c'est ce qui affleure à la surface**, ce qui prend part à l'action. **Mes sens et ma conscience ne me livrent donc de la réalité qu'une**

simplification pratique. Dans la vision qu'ils me donnent des choses et de moi-même, les différences inutiles à l'homme sont effacées, les ressemblances utiles à l'homme sont accentuées, des routes me sont tracées à l'avance où mon action s'engagera. Ces routes sont celles où l'humanité entière a passé avant moi. **Les choses ont été classées en vue du parti que j'en pourrai tirer. Et c'est cette classification que j'aperçois, beaucoup plus que la couleur et la forme des choses.** Sans doute l'homme est déjà très supérieur à l'animal sur ce point. Il est peu probable que l'œil du loup fasse une différence entre le chevreau et l'agneau ; ce sont là, pour le loup, deux proies identiques, étant également faciles à saisir, également bonnes à dévorer. Nous faisons, nous une différence entre la chèvre et le mouton ; mais distinguons-nous une chèvre d'une chèvre, un mouton d'un mouton ? **L'individualité des choses et des êtres nous échappe toutes les fois qu'il ne nous est pas matériellement utile de l'apercevoir.** Et là même où nous la remarquons (comme lorsque nous distinguons un homme d'un autre homme), **ce n'est pas l'individualité même que notre œil saisit, c'est-à-dire une certaine harmonie tout à fait originale de formes et de couleurs,** mais seulement un ou deux traits qui faciliteront la reconnaissance pratique.

Enfin, pour tout dire, nous ne voyons pas les choses mêmes; nous nous bornons, le plus souvent, à lire des étiquettes collées sur elles. Cette tendance, issue du besoin, s'est encore accentuée sous l'influence du langage. Car les mots (à l'exception des noms propres) désignent des genres. Le mot, qui ne note de la chose que sa fonction la plus commune et son aspect banal, s'insinue entre elle et nous, et en masquerait la forme à nos yeux si cette forme ne se dissimulait déjà derrière les besoins qui ont créé le mot lui-même.

Et ce ne sont pas seulement les objets extérieurs, ce sont aussi nos propres états d'âme qui se dérobent à nous dans ce qu'ils ont de personnel, d'originellement vécu. Quand nous éprouvons de l'amour ou de la haine, quand nous nous sentons joyeux ou tristes, est-ce bien notre sentiment lui-même qui arrive à notre conscience avec les mille nuances fugitives et les mille résonances profondes qui en font quelque chose d'absolument nôtre ? [...] Mais le plus souvent, nous n'apercevons de notre état d'âme que son déploiement extérieur. Nous ne saisissons de nos sentiments que leur aspect impersonnel, celui que le langage a pu noter une fois pour toutes parce qu'il est à peu près le même, dans les mêmes conditions, pour tous les hommes. Ainsi, jusque dans notre propre individu, l'individualité nous échappe. Nous nous mouvons parmi des généralités et des symboles [...], nous vivons dans une zone mitoyenne entre les choses et nous, extérieurement aux choses, extérieurement aussi à nous-mêmes.

Bergson (1859-1941), *Le rire*.

Il se peut que je m'agace, aujourd'hui, parce que le mot « amour » ou tel autre ne rend pas compte de tel sentiment. Mais qu'est-ce que cela signifie ? [...] A la fois que **rien n'existe qui n'exige un nom, ne puisse en recevoir un** et ne soit, même, négativement nommé par la carence du langage. Et, à la fois, que **la nomination dans son principe même est un art** : rien n'est donné sinon cette exigence ; « on ne nous a rien promis », dit Alain. Pas même que nous trouverions les phrases adéquates. **Le sentiment parle : il dit qu'il existe, qu'on l'a faussement nommé, qu'il se développe mal et de travers, qu'il réclame un autre signe** ou à son défaut un symbole qu'il puisse s'incorporer et qui corrigera sa déviation intérieure ; **il faut chercher : le langage dit seulement qu'on peut tout inventer en lui,** que l'expression est toujours possible, fût-elle indirecte, parce que **la totalité verbale, au lieu de se réduire, comme on croit, au nombre fini des mots qu'on trouve dans le dictionnaire, se compose des différenciations infinies** - entre eux, en chacun d'eux - qui, seules, les actualisent.

Sartre (1905-1980), *L'Idiot de la famille*, tome 1.

Ma femme à la chevelure de feu de bois
Aux pensées d'éclairs de chaleur
A la taille de sablier
Ma femme à la taille de loutre entre les dents du tigre
Ma femme à la bouche de cocarde et de bouquet d'étoiles de dernière grandeur
Aux dents d'empreintes de souris blanche sur la terre blanche
A la langue d'ambre et de verre frottés
Ma femme à la langue d'hostie poignardée
A la langue de poupée qui ouvre et ferme les yeux
A la langue de pierre incroyable
Ma femme aux cils de bâtons d'écriture d'enfant
Aux sourcils de bord de nid d'hirondelle
Ma femme aux tempes d'ardoise de toit de serre
Et de buée aux vitres
Ma femme aux épaules de champagne
Et de fontaine à têtes de dauphins sous la glace
Ma femme aux poignets d'allumettes
Ma femme aux doigts de hasard et d'as de cœur
Aux doigts de foin coupé
Ma femme aux aisselles de martre et de fênes
De nuit de la Saint-Jean
De troène et de nid de scalaires
Aux bras d'écume de mer et d'écluse
Et de mélange du blé et du moulin
Ma femme aux jambes de fusée
Aux mouvements d'horlogerie et de désespoir
Ma femme aux mollets de moelle de sureau
Ma femme aux pieds d'initiales
Aux pieds de trousseaux de clés aux pieds de calfats qui boivent
Ma femme au cou d'orge imperlé
Ma femme à la gorge de Val d'or
De rendez-vous dans le lit même du torrent
Aux seins de nuit
Ma femme aux seins de taupinière marine
Ma femme aux seins de creuset du rubis
Aux seins de spectre de la rose sous la rosée
Ma femme au ventre de dépliement d'éventail des jours
Au ventre de griffe géante
Ma femme au dos d'oiseau qui fuit vertical
Au dos de vif-argent
Au dos de lumière
A la nuque de pierre roulée et de craie mouillée
Et de chute d'un verre dans lequel on vient de boire
Ma femme aux hanches de nacelle
Aux hanches de lustre et de penes de flèche
Et de tiges de plumes de paon blanc
De balance insensible
Ma femme aux fesses de grès et d'amiante
Ma femme aux fesses de dos de cygne
Ma femme aux fesses de printemps
Au sexe de glaïeul
Ma femme au sexe de placer et d'ornithorynque

Ma femme au sexe d'algue et de bonbons anciens
Ma femme au sexe de miroir
Ma femme aux yeux pleins de larmes
Aux yeux de panoplie violette et d'aiguille aimantée
Ma femme aux yeux de savane
Ma femme aux yeux d'eau pour boire en prison
Ma femme aux yeux de bois toujours sous la hache
Aux yeux de niveau d'eau de niveau d'air de terre et de feu

André Breton (1896-1966), « L'union libre », *Clair de terre* (1923).

Il pleut la pluie italienne de septembre
N'est ni jaune ni bleue il pleut sans éclipse il pleut plein les épaules pliées
Il pleut Ni perles ni paroles ni paraphe d'épées
Ni poussière ni claques ni paniques d'eau
Ni passage de pétrels pétrole d'air
Désespoir de nuées
Il pleut tout simplement il pleut sans un pli sans une plaie
Sans gifles aux palais plaquant sans plomb de grêle
Sans trombes de sel sur les palaces
Il pleut sans plus
Avec une persévérance égale et jamais lasse
Et la paupière pale et pauvre du ciel ne se relève nulle part de ses pleurs
Perpétuels on ne voit plus l'œil pur de l'été sur la vie
On ne voit plus rien que la pluie
Une pluie éparse ou épaisse
Sur le piano plat des toits de par ici
Un plasma tournoyant au platine des platanes
Un plâtrage d'air une polarisation de poudre une précipitation
De neige ou de plume un instant par l'espace perdue
Une possession parallèle une obstination pathétique
Il pleut pleut pleut sur la pensée il pleut

Louis Aragon (1897-1982), *Les poètes* (1960).

La littérature élargit notre être en nous introduisant à des expériences qui ne nous sont pas propres. Celles-ci peuvent être belles, terribles, impressionnantes, excitantes, pathétiques, comiques, ou simplement piquantes. **La littérature nous donne accès à elles toutes.** Ceux d'entre nous qui ont été de vrais lecteurs toute leur vie réalisent rarement de façon plénière cette **énorme extension de leur être qu'ils doivent aux auteurs.** Nous en prenons mieux la mesure quand nous bavardons avec un ami qui ne lit guère. Il peut être plein de bonnes qualités et de bon sens, mais il habite un monde étriqué, un monde dans lequel nous aurions du mal à respirer. **L'homme qui se contente de n'être que lui-même, et dont l'individualité se trouve donc rétrécie, vit dans une prison.** Mes seuls yeux ne me suffisent pas... Même les yeux de toute l'humanité ne me suffisent pas. Je regrette que les bêtes n'écrivent pas. Comme je serais heureux de savoir quel visage ont les choses pour une souris ou pour une abeille, et je serais encore plus heureux de percevoir l'univers olfactif chargé de toutes les informations et émotions que connaît un chien. **Quand je lis de la bonne littérature, je deviens mille autres hommes tout en restant moi-même.** Comme le ciel nocturne d'un poème grec, je regarde avec une myriade d'yeux, mais c'est encore moi qui regarde. Ici, tout comme dans la prière, dans l'amour, dans l'action morale, dans le savoir, **je me transcende, et c'est quand je me transcende que je deviens vraiment moi-même.**

C. S. Lewis (1898-1963), *Surpris par la joie* (1955).

Il y a, en effet, deux manières de prendre les mots.

Dans un cas, il s'agit de s'en servir comme signes conventionnels, de dépasser le mot vers l'objet qu'il signifie et d'assembler les mots en vue de constituer des significations et des idées.

Il y a, d'autre part, une manière de concevoir les mots comme des objets naturels.

[...] Autrement dit, il y a deux attitudes : la prose et la poésie. [Cette dernière] utilise les mots d'une autre manière, c'est-à-dire **en tant qu'ils sont des objets dont l'assemblage produit certains effets, comme des couleurs sur une toile en produisent.**

J-P Sartre (1905-1980), *La responsabilité de l'écrivain*.

La poésie est du côté de la peinture, de la sculpture, de la musique. [...] Elle se sert des mots comme la prose ? Mais elle ne s'en sert pas de la même manière ; et même elle ne s'en sert pas du tout ; je dirais plutôt qu'elle les sert. **Les poètes sont des hommes qui refusent d'utiliser le langage.** [...] **Le poète s'est retiré d'un seul coup du langage-instrument** ; il a choisi une fois pour toutes l'attitude poétique qui considère les mots comme des choses et non comme des signes. Car l'ambiguïté du signe implique qu'on puisse à son gré le traverser comme une vitre et poursuivre à travers lui la chose signifiée ou tourner son regard vers sa *réalité* et le considérer comme un objet. L'homme qui parle est au-delà des mots, près de l'objet ; le poète est en-deçà. Pour le premier, ils sont domestiques ; pour le second, ils restent à l'état sauvage. Pour celui-là, ce sont des conventions utiles, des outils qui s'usent peu à peu et qu'on jette quand ils ne peuvent plus servir ; pour le second, ce sont des choses naturelles qui croissent naturellement sur la terre comme l'herbe et les arbres. [...] Au lieu de connaître d'abord les choses par leur nom, **il semble qu'il ait d'abord un contact silencieux avec elles puis que, se retournant vers cette autre espèce de choses que sont pour lui les mots, les touchant, les tâtant, les palpant, il découvre en eux une petite luminosité propre et des affinités particulière avec la terre, le ciel et l'eau et toutes les choses créées.** Faute de savoir s'en servir comme *signe* d'un aspect du monde, il voit dans le mot l'*image* d'un de ces aspects. Et l'image verbale qu'il choisit pour sa ressemblance avec le saule ou le frêne n'est pas nécessairement le mot que nous utilisons pour désigner ces objets. [...] **Le langage tout entier est pour lui le Miroir du monde. Du coup, d'importants changements s'opèrent dans l'économie interne du mot. Sa sonorité, sa longueur, ses désinences masculines ou féminines, son aspect visuel lui composent un visage de chair** qui représente la signification plutôt qu'il ne l'exprime.

J-P Sartre (1905-1980), *Qu'est-ce que la littérature ?*.

Qu'est-ce que l'artiste ? C'est un homme qui voit mieux que les autres car il regarde la réalité nue et sans voile. Voir avec des yeux de peintre, c'est voir mieux que le commun des mortels. Lorsque nous regardons un objet, d'habitude, nous ne le voyons pas : parce que ce que nous voyons, ce sont des conventions interposées entre l'objet et nous ; ce que nous voyons, ce sont des signes conventionnels qui nous permettent de reconnaître l'objet et de le distinguer pratiquement d'un autre, pour la commodité de la vie. Mais celui qui mettra le feu à toutes ces conventions, celui qui méprisera l'usage pratique et les commodités de la vie et s'efforcera de **voir directement la réalité même, sans rien interposer entre elle et lui,** celui-là sera un artiste.

Bergson (1859-1941), *Conférence de Madrid sur l'âme humaine*.

Quel est l'objet de l'art ? Si la réalité venait frapper directement nos sens et notre conscience, si nous pouvions entrer en communication immédiate avec les choses et avec nous-mêmes, je crois bien que l'art serait inutile, ou plutôt que nous serions tous artistes, car notre âme

vibrerait alors continuellement à l'unisson de la nature. [...] ***Extrait que nous avons lu ensemble.*** [...] Mais de loin en loin, par distraction, **la nature suscite des âmes de plus en plus détachées de la vie.** Je parle d'un détachement naturel, inné à la structure du sens ou de la conscience, et qui se manifeste tout de suite par **une manière virginale, en quelque sorte, de voir, d'entendre ou de penser.** Si ce détachement était complet, si l'âme n'adhérait plus à l'action par aucune de ses perceptions, elle serait l'âme d'un artiste comme le monde n'en a point vu encore. Elle excellerait dans tous les arts à la fois, ou plutôt elle les fonderait tous en un seul. **Elle apercevrait toutes les choses dans leur pureté originelle, aussi bien les formes, les couleurs et les sons du monde matériel que les plus subtils mouvements de la vie intérieure.** Mais c'est trop demander à la nature. Pour ceux mêmes d'entre nous qu'elle a fait artistes, c'est accidentellement, et d'un seul côté, qu'elle a soulevé le voile. C'est dans une direction seulement qu'elle a oublié d'attacher la perception au besoin. Et comme chaque direction correspond à ce que nous appelons un sens, c'est par un de ses sens, et par ce sens seulement, que l'artiste est ordinairement voué à l'art. De là, à l'origine, la diversité des arts. De là aussi la spécialité des prédispositions. **Celui-là s'attachera aux couleurs et aux formes pour la forme, comme il les perçoit pour elles et non pour lui, c'est la vie intérieure des choses qu'il verra transparaître à travers leurs formes et leurs couleurs.** Il la fera entrer peu à peu dans notre perception d'abord déconcertée. Pour un moment, du moins, il nous détachera des préjugés de forme et de couleur qui s'interposaient entre notre œil et la réalité. Et **il réalisera ainsi la plus haute ambition de l'art, qui est ici de nous révéler la nature.** – D'autres se replieront bientôt sur eux-mêmes. **Sous les milles actions naissantes qui dessinent au-dehors un sentiment, derrière le mot banal et social qui exprime et recouvre un état d'âme individuel, c'est le sentiment, c'est l'état d'âme qu'ils iront chercher simple et pur.** Et pour nous induire à tenter le même effort sur nous-mêmes, ils s'ingénieront à nous faire voir quelque chose de ce qu'ils auront vu : **par des arrangements rythmés de mots, qui arrivent ainsi à s'organiser ensemble et à s'animer d'une vie originale, ils nous disent, ou plutôt ils nous suggèrent, des choses que le langage n'était pas fait pour exprimer.** – D'autres creuseront plus profondément encore. **Sous ces joies et ces tristesses qui peuvent à la rigueur se traduire en paroles, ils saisiront quelque chose qui n'a plus rien de commun avec la parole, certains rythmes de vie et de respiration qui plus intérieurs à l'homme que ses sentiments les plus intérieurs, étant la loi vivante, variable avec chaque personne, de sa dépression et de son exaltation, de ses regrets et de ses espérances.** En dégageant, en accentuant cette musique, ils l'imposeront à notre attention ; ils feront que nous nous y insérerons involontairement nous-mêmes, comme des passants qui entrent dans une danse. Et par là ils nous amèneront à ébranler aussi, tout au fond de nous, quelque chose qui attendait le moment de vibrer. – Ainsi, **qu'il soit peinture, sculpture, poésie ou musique, l'art n'a d'autre objet que d'écarter les symboles pratiquement utiles, les généralités conventionnellement et socialement acceptées, enfin tout ce qui nous masque la réalité, pour nous mettre face à face avec la réalité même.** L'art n'est sûrement qu'une vision plus directe de la réalité.

Bergson (1859-1941), *Le rire*, chap. III.